

« O ma mère, » reprend la jeune fille,

Les anges m'appellent au ciel,
Bonne nuit, mère, bonne nuit.

Ce que la sécheresse de l'analyse ne me permet pas de montrer ici, c'est l'infinie tendresse de ces lignes toutes imprégnées de pitié, de douceur et d'une intensité bien autrement forte que les strophes du poète allemand.

En 1852, il fit paraître un merveilleux petit poème, intitulé *Les Songeuses*. C'est un dialogue de jeune fille, la triste et la joyeuse, large à la manière de Longfellow.

Laurence et Marguerite, tandis que tout est en fête au village, assises à l'écart, parlent de leurs fiancés en regardant la mer qui déferle à leurs pieds. Le fiancé de Laurence est marin. Celui de Marguerite, simple ouvrier, est très malade. Paul est attendu d'un jour à l'autre par Laurence, mais Claude n'a guère l'espoir de guérir et Marguerite se désole. Laurence console de son mieux sa pauvre amie.

Quelques jours après, nous suivons Laurence, parée de ses vêtements de fête, se dirigeant vers le port où le navire de son fiancé est signalé. Marguerite la rejoint et lui raconte, la joie au cœur, que Claude est hors de danger, et que dès son plein retour à la santé, auront lieu les épousailles. Les deux amies arrêtent qu'elles se marieront le même jour.

Cependant le navire impatiemment attendu arrive.

Et pour la Saint-Jean il n'y eut qu'une noce au village,
Et l'on dansa sous la feuillée,
Au bruit joyeux du tambourin,
Mais ce ne fut pas pour le mariage
De Laurence avec son marin.